

Le Canard.

Montréal, 6 Août 1881.

gés dans un chemin creux bordé de haies élevées, je dis au postillon de donner avec son cor un signal, afin d'empêcher une autre voiture de s'engager en même temps dans l'autre bout du chemin. Mon drôle obéit et souffla de toutes ses forces dans son cor, mais ses efforts furent vains : il ne put en tirer une note, ce qui était d'abord incompréhensible, et ensuite fort gênant, car nous ne tardâmes pas à voir arriver sur nous une voiture qui occupait toute la largeur de la route.

Je descendis aussitôt et commençai par dételer les chevaux ; puis je pris sur mes épaules la voiture avec ses quatre roues et ses bagages, et je sautai avec cette charge dans les champs, par-dessus le talus et la haie du bord, haute d'au moins neuf pieds, ce qui n'était pas une bagatelle, vu le poids du fardeau : au moyen d'un second saut, je reportai ma chaise de poste sur la route, au delà de l'autre voiture. Cela fait, je revins vers les chevaux, j'en pris un sous chaque bras, et je les transportai par le même procédé auprès de la chaise ; après quoi nous atelâmes et nous atteignîmes sans encombre la station de poste.

J'ai oublié de vous dire que l'un de mes chevaux, qui était tout jeune et très fougueux, faillit me donner beaucoup de mal : car au moment où je franchissais pour la seconde fois la haie il se mit à ruer et à remuer les jambes si violemment que je me trouvai un instant fort embarrassé. Mais je l'empêchai de continuer cette gymnastique en fourrant ses deux jambes de derrière dans les poches de mon habit.

Arrivés à l'auberge, le postillon accrocha son cor à un clou dans la cheminée, et nous nous mîmes à table.

Or, écoutez, messieurs, ce qui arriva ! — *Turata, tarata, tata, tata* ! voilà le cor qui se met à jouer tout seul. Nous ouvrons de grands yeux, en nous demandant ce que cela signifie. Imaginez-vous que les notes s'étaient gelées dans le cor, et que la chaleur les dégelant peu à peu, elles sortaient claires et sonores, à la grande louange du postillon, car l'intéressant instrument nous fit pendant une demi-heure d'excellente musique sans qu'il fût besoin de souffler dedans. Il nous jura d'abord la marche prussienne, puis " *Sans amour et sans vin*," puis " *Quand je suis triste*," puis " *Mier soir le cousin Michel*," et maintes chansons populaires, entre autres la ballade " *Tout repose dans les bois*." Cette aventure fut la dernière de mon voyage en Russie.

Beaucoup de voyageurs ont l'habitude, en racontant leurs aventures, d'en raconter beaucoup plus long qu'ils n'en ont vu. Il n'est donc pas étonnant que les lecteurs et les auditeurs soient parfois enclins à l'incrédulité. Toutefois, s'il était dans l'honorable société quelqu'un qui fût porté à douter de la véracité de ce que j'avance, je serais extrêmement peiné de ce manque de confiance, et je l'avertirais qu'en ce cas ce qu'il a de mieux à faire, c'est de se retirer avant que je commence le récit de mes aventures de mer, qui sont plus extraordinaires encore, bien qu'elles ne soient pas moins authentiques.

(A continuer.)

On enverra gratuitement la table des chansons contenues dans LA MUSE POPULAIRE à tous ceux qui en feront la demande. S'adresser au bureau du *Canard*, No. 8, Rue Ste. Thérèse.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 50 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, 50 centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIATRAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 375.

Notre Feuilleton.

Depuis que nous avons commencé la publication de notre nouveau feuilleton, *Les Aventures du Baron de Maunchhausen*, nous avons chaque semaine augmenté notre tirage ordinaire, afin de pouvoir fournir à tous les nouveaux abonnés les numéros sur lesquels a paru le commencement de ce récit fantastique. Ces numéros seront donnés gratis à tous ceux qui nous enverront le prix de leur abonnement pour un an.

Fabrique de sujets anglais.

Les Anglais sont un peuple manufacturier, mais ce qu'ils aiment surtout à fabriquer, ce sont des sujets anglais.

Il y a dans la Grande-Bretagne environ 39 millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement.

Ce nombre ne suffisant pas encore pour satisfaire l'orgueil britannique, l'Angleterre a établi partout des fabriques, parmi lesquelles on peut citer l'Australie, les Indes, la colonie du Cap, Natal, le Transvaal, etc.

Cette dernière ne fonctionne pas très bien.

Mais de toutes les machines inventées pour confectionner des sujets anglais, celle qui nous intéresse le plus, c'est la grande fabrique établie au Canada en 1867, et que l'on a décorée du nom de Confédération.

La Province de Québec a eu l'insigne honneur d'être choisie pour servir de pivot, distinction qui pourrait bien finir par l'écraser complètement. Les autres provinces fournissent leurs produits à la moulange, et ces produits, après avoir été broyés, ressortent transformés en sujets anglais.

Sans le loyalisme, la fabrique ne fonctionnerait pas. Heureusement que le loyalisme existe, qu'il est inépuisable. Le canadien d'origine britannique se croit obligé de crier sur tous les toits qu'il brûle d'amour pour le drapeau britannique et tout ce qui s'en suit. Ses démonstrations ultra-loyales sont parfois si bruyantes que s'il fallait les prendre à la lettre, l'on serait tenté de croire qu'elles veulent dire : " *Périssent les colonies plutôt que d'imposer le moindre sacrifice à la mère-patrie*." Heureusement qu'on n'est pas d'ordinaire aussi enthousiaste qu'on veut le paraître. S'il en était autrement, il faudrait craindre une syncope nationale.

Le canadien anglais veut prouver que lui seul peut être animé d'un dévouement sans bornes pour la couronne britannique. Le canadien français, que son origine rend suspect aux yeux des autres, ne veut pas rester en arrière, et

crie plus fort. Quand nous disons le canadien français, nous voulons dire les hommes publics, qui sont censés représenter ses opinions. Quant au peuple lui-même, on a beau se battre les flancs, et simuler un enthousiasme contre nature, tout cela le laisse passablement froid.

En vertu du pacte de la Confédération, la Province de Québec est destinée à n'avoir jamais plus de 65 députés au parlement fédéral. Ainsi qu'on se plaît à nous le répéter, la Province de Québec est le pivot de la Confédération. Les autres provinces peuvent augmenter le nombre de leurs représentants. Nous, jamais. On nous dit bien que les autres provinces devront réduire leur nombre de manière à ce qu'il soit proportionné au nôtre, mais on a eu le soin d'ajouter une clause en vertu de laquelle nulle réduction du nombre des représentants d'une province ne saurait être faite, à moins que l'on puisse prouver que, " pendant la dernière décennie, la population de cette province, par rapport au chiffre de la population totale du Canada, à l'époque de la dernière répartition, du nombre des représentants de cette province, n'ait diminué d'un vingtième ou plus."

Comme cette éventualité n'est pas dans l'ordre des choses possibles, la prépondérance est donc assurée pour toujours aux autres provinces.

Le dernier recensement aura pour effet d'augmenter encore le nombre des députés d'Ontario. Nous devons nous y attendre.

Le *Canard* n'a pas été consulté lors de l'établissement de la Confédération.

Il peut se faire qu'on ait été obligé d'accepter cet arrangement comme pis-aller. Alors, qu'on le dise, mais qu'on ne vienne pas tous les jours nous corner aux oreilles, à nous, Canadiens Français surtout, que nous devons nous féliciter d'avoir été choisis comme le pivot sur lequel tourne lentement la lourde machine de la Confédération.

Si la Province d'Ontario aspire au rôle de pivot, le *Canard* n'a pas la moindre objection à ce que la province de Québec renonce à l'honneur de se faire éreinter pour les autres.

Notaire, Avocat, Médecin.

AIR : — *Jeanne, Jeannette, Jeanneton*

Notaire, avocat, médecin,
Voilà les titres qu'on envie.
L'avocat défend l'assassin ;
Le médecin nous expédie,
Et, conseillant le conjugo
Aux couples de son entourage,
Le notaire rêve à gogo
Force contrats de mariage.
Se peut-il qu'on soit à dessein
Notaire, avocat, médecin ? } Bis.

Le notaire n'est pas toujours
Un être parfait, quoi qu'on dise ;
On a même dans ses discours
Relevé mainte balourdise.
Je pourrais vous citer des cas
Où l'on impose aux donataires
Une vache qui ne meurt pas,
Et ce " *Pardevant les notaires.*
Se peut-il qu'on soit à dessein
Notaire, avocat, médecin ? } Bis.

Les victimes des médecins
Encombreraient nos cimetières
Si de ces messieurs les larbins
Ne vidaient la moitié des bières,
Quand s'établit un croquemort
A deux pas d'une pharmacie,

L'on peut deviner sans effort
L'échange qui se négocie.
Se peut-il qu'on soit à dessein
Notaire, avocat, médecin ? } Bis.

Toujours cherchant le vil métal,
L'avocat, qu'il vente ou qu'il pleuve,
Aura bien soin du capital
Et des intérêts de la veuve.
Protecteur des gens sans aveu,
Ou défenseur de l'honnête homme,
Comme il plaide lorsque l'enjou
Représente une forte somme !
Se peut-il qu'on soit à dessein
Notaire, avocat, médecin ? } Bis.

Bourré de grec et de latin,
Que voulez-vous qu'un homme fasse ?
Va-t-il se faire cabotin ?
Voudra-t-il graver le Parnasse ?
Sur ce sommet aérien
Si de beaux vers peuvent éclore,
Les Muses ne rapportent rien,
Et le théâtre moins encore.
L'on ne se fait pas à dessein,
Notaire, avocat, médecin. } Bis.

Je plains les pauvres malheureux
Qu'on a fait instruire au collège.
Il est devenu dangereux
De grossir encor le cortège
Des déclassés que leur destin
Voue aux professions libérales.
Mieux vaudrait pour eux, c'est certain,
Emigrer chez les Cannibales.
Ne vous faites pas à dessein
Notaire, avocat, médecin. } Bis.

Dépêches Spéciales.

[De notre correspondant d'outremer.]

Mon cher *Canard*,

Prévoyant les événements qui sont sur le point d'arriver, et voulant te donner la primeur des nouvelles, je t'expédie ce qui suit, pendant que les correspondants des autres journaux attendent bêtement que ça arrive. Ne me fiant pas à la discrétion des télégraphistes, j'ai loué une des queues de recharge de la comète. Je vais faire accroire à cette queue que c'est la comète qui veut s'éteindre. Elle va secouer ses crins lumineux, et ma dépêche te tombera dans le bec. Tu vas voir.

Voici de quoi il retourne :

Oyez, vous tous qui vous intéressez à la santé des monarques plus ou moins absolus du vieux continent :

LONDRES, le 31 Juillet, \$18.810

La reine Victoire de Kent est très limpide. Pardon, c'est calme que je voulais dire, mais je suis très pressé, et ce qui me fait tromper, c'est que Victoire est une bonne mère, et qu'une bonne mère est calme... après l'orage. Tout est tranquille. Le château Windsor est gardé par 200,000 hommes et un caporal. On n'a pas trouvé de nitroglycérine dans les appartements royaux depuis lundi dernier.

L'autre jour, un mauvais plaisant, fâché de son métier, a fourré de la dynamite dans le corps du cheval du Prince de Galles, et pendant que ce dernier se promenait tranquillement au grand galop, son coursier a fait explosion. Le cheval a sauté beaucoup plus haut qu'il n'était nécessaire pour franchir la barrière qui n'était pas là. Le prince a l'habitude de monter à l'anglaise, et il était muni d'une selle élastique, afin de protéger cette partie de son royal individu qui est plus spécialement destinée à occuper le trône d'Angleterre, contre les secousses révolu-